L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 23 DECEMBRE 1881. 55me Année.

Boulare, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI 23 DECEMBRE 1881.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

Edition du Dimanche.

Un an	$3 00

Bienfaisance deux feuilletons.

Edition hebdomadaire.

Un an	$6 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Bienfaisance deux feuilletons.

Abonnement par mois.

On peut s'abonner dans nos bureaux pour un mois seulement, à raison de $1, en renouvelant à la fin de chaque mois, si on le désire. L'abonnement ainsi fractionné s'acquitte bien plus aisément que par trimestre, par semestre ou par année.

VENTE A L'ENCAN.

Par Upton & Boudler, au bureau de vente de Jos Anglada, qui des rue Canal et Bourbon, coque fléchée.

Ajourd, en No 46 rue Royale, argenterie, plaqué.

Par E. Stern & Co, dans leurs salles d'encan No 85 rue de Chartres, bottes, souliers et bande quine.

Poin ! Poin !! Poin !!!—Voyez l'annonce d'aujourd'hui de D. R. Murphy.

Achetez vos Bonbons dans à 75 cents la livre, et le demi-livre à 40 cents. Fruits du pays crème-glacée, à 50 cents, chez A. Lémanne, rue de Chartres No. 209. Voyez l'annonce.

Départ de la délégation française.

Nos hôtes, les délégués français, ont quitté, hier, notre ville, enchantés et reconnaissants de la large et intelligente hospitalité qu'ils y ont reçue. Leur trop court séjour parmi nous a été une suite de réceptions d'honneur et de fêtes, auxquelles la population entière s'est associée. Ils emporteront un bon souvenir de cette terre centrale française, grandie, fécondée par le génie américain. Ils ont vu les ressources immenses qu'offre notre sol, et jugé de sa fécondité par les produits étalés sous leurs yeux. Arrivés en France, leur premier soin sera de rendre compte de leur mission, et de raconter l'enthousiasme avec lequel ils ont été accueillis partout entre les deux mers qui baignent les côtes des Etats-Unis, la prospérité merveilleuse dont jouit la grande République et les facilités qu'elle offre à l'émigration.

La parole de ces hommes sera accueillie comme l'expression de la vérité pure. Ils ont vu, ils ont compris. La grandeur des Etats-Unis les a émerveillés. Ils prédiront à notre République l'avenir le plus brillant.

Le spectacle imposant d'un peuple jeune encore, vaillant avec un coin égal et sur un intérêts politiques et sur ses intérêts matériels, les a frappés. Ils ont en alors l'explication de ce mouvement qui pousse les déshérités de l'Europe à venir chercher ici ce que la plupart des vieux empires refusent à leurs sujets—l'égalité, la liberté. Ce qu'ils rapporteront de leurs impressions de voyage ne peut que favoriser, activer l'émigration. Ils démontreront de la prospérité relative de notre patrie française qui leur a fait fête. Il peut-être résultera-t-il de leurs récits un mouvement plus accéléré dans l'émigration de leurs compatriotes.

Quoiqu'il en soit, ils ont renoué, par leur présence, les liens qui unissaient les deux grands peuples. Les souvenirs de Yorktown, ravivés par la fête destinée à rendre ce jour d'éternel désir pour la France et la République américaine, ont rapproché les deux nations.

On nous dit que leur départ pour France est fixé au 4 janvier. D'autres disent les attendant donc dans les villes du Nord. Quelque part qu'ils aillent et quelque brillantes que soient les réceptions qui leur sont destinées, elles ne seront pas plus sincèrement cordiales que celles que leur a offertes la population de la Nouvelle-Orléans.

Les Américains à Paris.

La colonie américaine de Paris tend à s'augmenter sans cesse. Ce ne sont pas seulement de riches familles qui s'établissent dans la grande capitale, d'une manière permanente, ce sont encore de pauvres gens, qui vont essayer d'y gagner leur vie, en important avec eux quelques-unes des industries qui prospèrent ici.

Un journal franco-américain qui se publie à Paris a suggéré l'idée de la création d'un hôpital américain destiné à recevoir nos nationaux infirmes ou malades. Combien de desheureux dehors attendant à l'étranger, dit-il, ont artistes de talent, ces industriels hardis, ces commerçants ardents au travail qui, rêvant hors de leur pays un avenir meilleur, d'expérience et viennent en France, trouver matière en cuvre leur valeur et leur intelligence.

En France, comme ailleurs, les étrangers sont sujets à pâtir, et le spectacle de quelques misères nées dans la colonie américaine a donné l'idée d'imiter les Français de Londres, qui ont créé des maisons de refuge pour leurs compatriotes malheureux ou malades, et les Anglais, qui ont à Paris des établissements semblables.

De là le projet présenté par le journal que nous avons cité plus haut, projet qui a déjà reçu un commencement d'exécution par cette de la formation d'un comité composé de M. L. P. Morton, ministre des Etats-Unis à Paris ; M. George Walker, consul des E.-Unis ; M. W. Gallagher, banquier ; le Dr Stephen H. King, directeur de la compagnie d'assurance l'Equitable des Etats-Unis ; John Monroe, banquier—tous citoyens américains et résidant à Paris. Ces messieurs, heureusement placés pour la colonie américaine, ce sont mis de provoquer et de recevoir des souscriptions, de prendre les mesures d'exécution propres à l'accomplissement d'une œuvre méritoire et patriotique à la fois si ses souhaits vonde.

Le projet philanthropique est pour ainsi dire une sorte de révélation. Nous n'avons qu'une idée très incomplète des ressources de la colonie américaine. Nous sommes en jusqu'ici que, seules, les familles riches des Etats-Unis, attirées par les divertissements de tous genres qu'offre la capitale de la France, s'y fixaient d'une manière permanente, ou allaient y passer la saison d'été. Il résulte du mouvement qui s'opère en faveur de la création d'un hospice qu'il en est autrement. D'infortunés Américains sont mêlés aux opulents Nabobs qui étalent un luxe éclatant. Le même coudoie la fortune, et la fortune s'étonne à ce spectacle. Nous ne pouvons que féliciter le comité présidé par notre représentant diplomatique à Paris de la voie toute humanitaire et patriotique où il est entré.

Il est bon, il est généreux, il est utile d'ouvrir, à l'étranger, des hospices aux compatriotes que l'infortune ou la maladie a atteints. Un grand peuple s'honore en secourant ainsi ceux de ses membres qui tentent de porter au loin les idées et les industries de la terre natale, et qui, trop souvent, succombent avant l'accomplissement de leur œuvre. La colonie américaine de Paris représente toutes les classes de la population américaine ; c'est aux hommes du jour de venir au secours d'infortunés souvent immérités.

Ici, il n'est pas une nationalité qui n'ait sa maison de refuge. Le sentiment qui a présidé à la création de ces hospices est tout humanitaire, toute patriotique. Chacune de ces nationalités prends soin de ses compatriotes ; elle tient à cœur de les préserver d'avoir recours à la charité publique. Les Américains de Paris ont eu une heureuse pensée en instituant ce que les Français ont fait à Londres, ce que les Anglais ont fait en France, et ce que font ici les différentes nationalités qui font partie de la population européenne.

Seconde session extraordinaire.

Hier matin, le gouverneur McEnery a envoyé aux deux Chambres de l'Assemblée Générale un proclamation les convoquant pour dix jours de session additionnelle, qui commencerait lundi prochain, à midi.

Le gouverneur spécifie comme étant les objets de la seconde session extraordinaire, l'expédition des affaires non finies de la première session, l'adoption d'un bill de revenu et d'un bill de licence; l'adoption d'un bill pour convertir tous les fonds entre les mains de l'agent fiscal en bons des Etats-Unis, et l'adoption d'un bill pour payer le mileage et le per diem des membres et les salaires des officiers et employés de l'Assemblée Générale pendant une session de dix jours de plus.

La situation actuelle de l'Europe.

L'empereur Guillaume déplorait l'autre jour, dans un message au Reichstag, que la paix n'avait pas été, depuis dix ans, aussi assurée qu'aujourd'hui. Cette déclaration solennelle n'était point Paffet, il est à peine besoin de le dire, d'une impression personnelle. Elle n'était pas davantage le résultat d'informations secrètes. Elle s'appuyait sur des faits qui, pour n'avoir pas été suffisamment observés, sont cependant à la connaissance de tous, et qu'il suffit de rapprocher pour comprendre qu'elle est la situation actuelle de l'Europe.

Le nœud de cette situation est la formation de ce grand Etat militaire, de cet empire fédératif, mais fortement uni, qui doit sa naissance à la dernière guerre. Les événements de 1866 et de 1870-71 ont eu pour effet de rétablir la prépondérance de l'Allemagne à l'équilibre européen, tel qu'il existait depuis 1815. Mais M. de Bismarck n'a eu garde de s'endormir sur ces triomphes de sa politique. Il a prévu les retours de la fortune. Il a compris que le nouvel établissement avait laissé des ressentiments, troublé ses intérêts, inspiré des ombrages. Sa principale préoccupation, depuis dix ans, a été de le garantir contre la coalition de ces éléments hostiles. Il y est parvenu par ce qu'on peut appeler un trait de génie. Il a eu la hardiesse de chercher l'alliance dont il avait besoin dans la puissance même qu'il avait humiliée et vaincue en 1866, mais que sa prévoyance s'était bien gardée alors de démembrer.

Comme il n'y avait point entre l'Allemagne et l'Autriche de plaie saignante et inguérissable infligée à celle-ci, il a pu lui tendre la main. Cette main d'ailleurs n'était pas vide. A défaut de dons, elle était pleine de promesses. On tournait les yeux de la monarchie des Habsbourg vers la Turquie, où elle pourrait d'un côté s'étendre le long du Danube, et de l'autre s'ouvrir l'accès de l'Archipel. Que si, comme il était probable, l'Autriche, dans cette entreprise, rencontrait la rivalité de la Russie. Eh bien, on la protégerait contre la Russie : l'Autriche, en revanche, devrait former avec l'Allemagne comme une muraille élevée en travers de l'Europe et par-dessus laquelle les peuples dont on redoutait la coalition devaient avoir bien de la peine à se rejoindre.

On, en était-là, lorsque deux événements décisifs sont venus fortifier encore cette immobilisation de l'Europe dans la situation créée en 1871. Nous voulons parler de l'entrevue de Dantzig entre Alexandre III et l'empereur d'Allemagne, et du voyage du roi Humbert à Vienne.

La Russie était restée profondément irritée contre l'Allemagne et le traité du Congrès de Berlin, qui ne lui avait pas seulement enlevé une partie des fruits de sa victoire sur la Turquie, mais qui avait donné à la Bosnie et l'Herzégovine à l'Autriche. L'Autriche était décoronnée, de par M. de Bismarck, comme vaincue et rivale de la Russie dans la péninsule des Balkans, et cela avec de fâcheux procédés, avec des prétentions presque couvertes de mauvais vouloir et d'hostilité. Les relations entre la Russie d'une part, et l'Allemagne et l'Autriche de l'autre, ont été, pendant la fin du règne d'Alexandre II, incontestablement troublées et tendues.

Qui ne se rappelle le voyage de l'empereur François-Joseph en Galicie, il y a un peu plus d'un an, la signification que prit tout de suite la tournée du souverain dans cette partie de son empire, et combien le conflit, à cette époque paraissait n'être plus qu'une question de temps? C'est sur ces entrefaites que périt le tsar, on sait de quelle manière et quelles cruelles préoccupations il légua à son successeur. Après avoir laissé quelques semaines l'Europe dans l'inscrutable sur le parti qu'il prendrait, Alexandre III se décida pour la paix, ou, ce qui revenait au même pour le rapprochement avec l'Allemagne. Le tsar n'entrait pas, à la vérité, dans l'alliance austro-allemande, alliance conclue en vue d'objets parfaitement et où il n'y avait pas de place pour lui, mais il y accédait en quelque sorte, il faisait acte d'adhésion à la politique de cette que européen qu'elle représentait, et, pour sa part à lui, il ajournait tacitement la réalisation des desseins de la politique russe en Orient.

Il n'est pas bien sûr que l'Autriche ait vu avec plaisir le rétablissement des bons rapports entre une puissance qu'elle considère comme l'adversaire naturel de ses desseins secrets, et la puissance dans laquelle elle avait cru trouver, au contraire, un appui pour la satisfaction de son ambition. Mais que faire? De nécessité, vertu. Et l'on comprend, en revanche, avec quel plaisir M. de Bismarck voyait sa politique rencontrer un appui dans l'un des Etats contre lesquels il avait cru avoir à se garder. Il avait voulu neutraliser, par son alliance avec l'Autriche, les combinaisons hostiles dans lesquelles la Russie aurait pu entrer, et voilà que la Russie, bien loin d'offrir cet appoint éventuel aux ennemis de l'Allemagne prenait l'initiative d'un rapprochement. Telle a été la signification de l'entrevue de Dantzig au commencement de septembre.

L'Allemagne, après avoir cherché dans l'alliance de l'Autriche, une sécurité contre la Russie, avait reçu les avances de la Russie même. Il vient d'arriver quelque chose de semblable à l'Autriche, dans ses rapports avec l'Italie. Non pas que l'Italie fît de taille, à elle seule, à inspirer de graves préoccupations à Vienne; mais l'Autriche avait lieu de craindre que les Italiens, toujours en quête de profitables aventures, ne l'attaquassent sur ses derrières le jour où elle serait en guerre avec la Russie. C'est en danger qui vient d'être écarté par la visite du roi Humbert à l'empereur François-Joseph. L'Italie a donc adhéré, à son tour, à l'alliance austro-allemande, et celle-ci se présente aujourd'hui comme flanquée et fortifiée de l'accession de Rome à Saint-Pétersbourg.

L'élévation du comte Kalnoky au poste de ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois peut être regardée comme un indice des réconciliations qui sont à la base de cette formation d'une grande ligne de la paix forcée. Le comte Kalnoky était ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et il pesse pour être favorable aux bonnes relations des deux pays. Tout indique d'ailleurs qu'il sera, aussi bien que son prédécesseur, l'homme de la politique personnelle de l'empereur, et l'on sait que François-Joseph ne demande à ses ministres que le maintien de la paix. Aussi longtemps qu'il restera le maître des événements, l'Autriche évitera tout ce qui peut compromettre la tranquillité de l'Europe.

Quant à la position de la France et de l'Angleterre, elle est naturellement déterminée par les alliances dont nous venons de parler et dans lesquelles ces deux puissances ne sauraient avoir de part. Elles sont l'une et l'autre isolées, isolées même l'une de l'autre, l'Angleterre manifestant à notre égard, depuis les événements de Tunis, une irritation assez sotte, mélange de vieille rivalité nationale et d'insupportable cant britannique. Il y a une différence cependant dans l'isolement des deux Etats. Le nôtre est le recueillement d'une nation qui sait bien qu'on ne saurait la traiter comme une quantité négligeable en Europe, et que sa force aujourd'hui c'est précisément le soin qu'elle prend d'accepter la quasi-neutralité qu'on a voulu la réduire. L'isolement de l'Angleterre est tout différent ; il provient de la défiance inspirée par une politique capricieuse, qui tour à tour se renferme dans l'égoïsme d'une sécurité insulaire et se produit au dehors par des essais de croisade philanthropique et religieuse.

(*Le Temps.*)

THEATRE DE L'OPERA.

La Somnambule.

Rencontrerait-on aujourd'hui un compositeur assez osé pour intercaler dans une partition sur cette bergamasque qu'on raconterait en vingt lignes et qui a nom la *Somnambule*? Il est permis d'en douter.

En vérité quand Bellini accepta ce libretto, il devait avoir une confiance robuste en lui-même et pressentir les impressions qu'allait faire naître en lui cette idylle si simple, si naïve.

Bien naïve et bien simple aussi est presque continuellement l'orchestration de ces deux actes, mais la richesse mélodieuse en a fait le succès, en a assuré la durée. C'est que la mélodie vraie, la mélodie reconnaissante, si je puis aimer dire, celle qui jaillit de l'âme, ne vieillit guère. Essentiellement humaine, puisque nos poumons restent éternellement les mêmes, elle parle à tous, elle se perpétue. Il n'est peut-être point un ouvrage de Bellini où il ait trouvé des chants plus empreints de poésie, des phrases plus longues, mieux développées, plus spontanées.

Mais hélas ! nous voici à une époque de bitude, où l'on fait de la mise en scène à outrance, et l'œuvre qui se hasarde à le rampe sans cette aide du décorateur, du costumier et du chef d'orchestre, risque fort d'en être vite congédiée. Je le crains donc, cette jolie partition de la Somnambule n'est pas de celles qui promettent de riches récoltes. Et cependant M. Strakosch—on ne saurait trop le reconnaître — nous a amené une Amina qui dès les premières mesures a fait comprendre qu'elle pouvait affronter nos plus dangereux souvenirs de ce rôle, où à une époque bien reculée déjà, notre public entendit Mme Sonntag.

Mme Gerster, pendant toute cette représentation, a tenu son auditoire sous le charme de son jeu et de son chant. Si le rôle d'Amina lui offre moins que celui de Lucie, l'occasion de développer son talent dramatique, elle y peut mieux étaler ces mille diamants—véritables diamants de couronne artistique—qu'elle doit à des études sérieuses, à une nature heureuse. Nous avons entendu là des traits charmants — où l'exquisance du goût le disputait à la beauté de l'exécution. Et à côté de cette ornementation, qui désigne le coloratureur, des phrases profondément senties, qui tout droit vont à l'âme. J'aurai le devoir et le plaisir de revoir cette semaine de l'Opéra dans un prochain bulletin artistique, et je me contenterai donc, ce soir de cette soirée, de constater un nouveau succès pour la cantatrice arrivée d'hier et déjà la favorite. Notre public, qui se livre parfois à des prodigalités d'indulgence—tant il est anxieux de redamner la vie à notre théâtre français, dont les délaissements sont trop fréquentes —notre public reconnaît toujours la véritable valeur artistique, toujours il la salue au passage. Cette fois encore il ne s'y est pas trompé, avant que le rideau fut retombé sur le premier acte de *Lucie*, Mme Gerster était jugée, classée.

Hier encore, le jugement était pleinement confirmé ; le doute remarquable artiste était acclamée à nouveau. Quelque mérite et qui a grandi à chaque tableau jusqu'au fameux allegro final : *Ah ! non giunge ouan pentiere*, où Mme Gerster se joue avec toute la voltige du chant. C'est un enveloppement de traits qui se succèdent, s'entrechoquent, s'abîment sans qu'il y ait jamais défaillance, heurt ou confusion. La plus difficile des parties de volant où l'adresse lutte avec la grâce.

M. E. Lassarini a reçu aussi un accueil flatteur. Il a dit certaines phrases avec une bonne intonation, entr'autres : *Ah ! perchè non posso odiar ti*, l'une des plus chantées de l'opéra. Ce n'est point là une voix de ténor qu'on puisse dire puissante, large même ; mais dans sa tenuité elle a de la longueur, et on s'aidant des cons suivies et du tête, elle arrive, sans trop de gêne, au *pianissimo* de l'hélelle, et lance le si à ses heures. Je reparlerai de cet Elvino qui d'ailleurs n'est point un nouveau venu pour nous.

Demain en matinée la *Lucie* et le soir *Il Trovatore*.

L. P. C.

—Une étrenne utile à un enfant ; un joli chapeau et une jolie casquette vendus de chez Montardier, coin des rues Canal et Chartres.

GRAND OPERA HOUSE.—La représentation des "Allemagnaises au Couvent" a été possible pour le chant et pour le jeu. Mlle Pauline Marid a fait une fort spirituelle Simonne. Elle a été fort applaudie. Les autres artistes ont aussi parfaitement rendu leurs rôles et la soirée a été réellement des plus agréables. Aujourd'hui, vendredi, on donnera "Pleasant" pour la première fois, pièce charmante et qui prête aux chansonnettes de brillants thèmes pour faire appréciée leurs voix.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—M. Joseph Murphy approche de la fin de sa première semaine, et la faveur qu'il a obtenue à son début paraît devoir se prolonger indéfiniment. Aussi annonce-t-on que son engagement a été renouvelé pour une semaine de plus. Miss Julia Stewart qui a partagé cette faveur, restera aussi pour jouer "Shaun Rhue," dimanche prochain dans la soirée de Noël. Le lendemain lundi, jour du 28me anniversaire de l'Académie de Musique, dix mille cadeaux seront distribués au spectacle de la matinée.

THEATRE ST-CHARLES.—Les exercices du magicien Seaman font courir beaucoup de gens, qui en sont émerveillés. On le serait à moins. On n'a pas toujours l'occasion de voir une femme se trancher en deux et rester dans le vide sans appui visible. Ce tableau ne cesse jamais de frapper le public de surprise, et le public retournera pour le voir plus d'une fois. Les cadeaux ne cessent pas non plus, et plusieurs ont une valeur considérable. Qu'on ne l'oublie pas, car un spectacle tel que celui que le magicien offre aux curieux de la Nile-Orléans peut leur rapporter beaucoup plus qu'il ne coûte !!

Distribution de prix.

Robe de soie, H. C. Stringfellow, Hôtel St Charles ;

Montre en or, J. A. Payssé, 14 rue Polymnie ;

Service à thé en argent, Mlle Laura Legarde, rue Trotoirne, entre St Charles et Prytania ;

Service à thé en porcelaine, Ernest D. Wilbrer, rue Annonciation.

Billets gagnants.—G. R. Brumiger, rue Carondelet 67, Nile-Orléans, certifie qu'ayant reçu $5 du bureau de Lotte No. 85 rue Bayou, le billet de combinaison No. 29, 60, 70, qui a gagné le premier lots de la loterie de l'Etat de la Louisiane du 21 décembre dernier, le montant du dit billet lui a été payé comptant et sur présentation au bureau de la Compagnie.

Autre billet gagnant.—Jas J. Adams & Co., rue Peters 43, Nile-Orléans, certifie qu'ayant en en présentation pour le compte de W. H. Portlock, de l'Alabama, le moitié du billet No 20,267, qui a gagné le cinquième gros lot de $5,000 au tirage de la loterie de l'Etat de la Louisiane du 12 décembre dernier, le dit billet ayant été mis plusieurs au bureau de M. A. Dauphin, le montant lui en a été payé sans délai par un check sur la Banque Nationale de la Louisiane.

—Le Bitter Malakoff est un liquide savoureux et hygiénique, en vente chez Joseph Meyer, 6 Place d'Orléans.

Louisiane.

Nous lisons dans le *Foyer Créole* (paroisse St-Jacques), du 21 décembre :

Après le violent orage de la semaine dernière, le vent du nord avait reparu, et déjà nos chasseurs lançaient pas mal de plomb aux bandes de grives ; mais la température en Louisiane, est comme l'homme, elle aime les changements : un jour vous vous croyez au printemps et le lendemain vous grelottez de froid, hier le soleil, aujourd'hui la pluie.

Un de nos amis est allé faire une petite excursion sur la rive droite. Il nous a dit que le magasin en briques que Mr. Johnson fait construire près de la Station du chemin de fer, est sur le point de s'achever. Quant à la sucrerie centrale c'est pour l'année prochaine. Lorsqu'une habitation comme celle-là a été mise en rizière pendant plusieurs années, ce n'est pas petite affaire d'arracher tous les saules qui encombrent les fossés, de niveler à nouveau le terrain en faisant disparaître toutes les levées faites pour la culture du riz. Aussi quand ces champs immenses seront en plein rapport rendront-ils au centuple toutes les peines qu'ils auront coûtées. Par suite d'un accident arrivé au ferry à vapeur, dans le chantier de construction, l'inauguration du service que nous avions annoncée pour le 8 Janvier, sera retardée de quelques jours.

Le tableau que nous avons publié il y a 8 jours, montre que généralement on ne plaint de la récolte de 1881 ; nous avons déjà eu et pleuvoir exceptions, en voici une autre non moins heureuse : Le Dr. Himel compte faire au moins de 300 boucaus. Un arpent donne en moyenne 2000 livres. Les travaux de la roulaison durent encore.

Nous avons reçu un échantillon du sucre fabriqué sur l'habitation de M. Alpuente par M. Christophe Webre. Nous félicitons M. Alpuente d'avoir un sucrier aussi habile et nous ne doutons nullement que son sucre ne soit enlevé rapidement sur le marché de la Nile-Orléans.

Dans la nuit de mardi à mercredi, le magasin de M. Delfilhe Hymel, situé un peu au-dessus de l'habitation de M. Johnson, a été complètement détruit par un incendie. Nous ne saurions dire s'il était assuré.

—Décédé le 17 décembre, à la Longue Vue, Valari Laiche, à l'âge de 56 ans. Les funérailles ont eu lieu dimanche, dans l'après-midi, à l'Eglise St-Michel.

Dans le *Marksville Enterprise*, paroisse Avoyelles, du 17 décembre.

Mardi soir, après une forte pluie, le vent s'est mis au nord et le temps s'est passablement refroidi.

—M. W. H. Beck, avocat de Washington est dans notre village depuis plusieurs jours, dans l'intérêt de plusieurs de ces créanciers qui résideraient des propriétés qui leur ont été prises pendant la guerre.

Le cour de district a encore siégé toute la semaine.

—Décédée, jeudi dernier, 15 décembre 1881, près de Marksville, Mme Evariste Chatelain, née Célina Gagnard, à l'âge de 38 ans 8 mois et 16 jours.

MON MOUVEMENT.

De mieux en mieux, voilà ce que le public aime et il ne se lassera jamais des recommandations que l'on fait de mon magasin en faveur du public que les acheteurs, de la campagne et de la ville, applaudiront à l'idée de M. Arthur Dupriez, le propriétaire de l'Etoile Rouge, qui consiste à fermer son établissement aussi tôt après chaque jour de Noël, à minuit et dimanche jour de Noël inclusivement. Ce sera un bien grand sacrifice pour ce dévoué commerçant, mais il le donnera satisfaction à ceux qui ont choisi, vulle